

54 L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.

Paul de Gondy devint par la suite, comme  
chacun sait, coadjuteur, et cardinal de Retz.

LOTTIN DE LAVAL.



UNE JOURNÉE DE FLANEUR

SUR

LES BOULEVARTS DU NORD.



Ce bon Mercier, dont il me semble encore voir  
la figure goguenarde sous un vieux et large cha-  
peau triangulaire, Mercier n'a donné d'autre  
titre à l'un des plus grands chapitres de son *Tableau de Paris* (tableau qui, par parenthèse, ne  
ressemble presque plus à l'original), que ces mots  
si vulgaires : PROMENONS-NOUS. C'était un conseil



qu'il donnait d'avance aux peintres futurs de la moderne Babylone, à tous les auteurs du livre des *Cent-et-Un*.

« Hé bien, je me promènerai, me dis-je en m'éveillant, un jour de cet été : comme toi, Mercier, je penserai dans la rue ; et si, comme toi, je n'écris pas sur la borne, j'écrirai dans ma main. »

Et me voilà sortant de mon humble demeure, dans la ferme intention de flaner toute la journée. L'un de nos *Cocentéuniens* a fait de la vie du flaneur une si attrayante peinture que j'ai voulu essayer un peu de cette vie-là.

## I.

Je n'avais point tracé d'avance mon itinéraire. Après avoir parcouru quelques rues, profondément occupé de frivoles pensées,

*Nescio quid meditans nugarum, et totus in illis,*

comme dit Horace, je me trouve, sans m'en douter, sur le boulevard en face de l'église encore inachevée de la Madeleine.

Un soleil pur et brillant semble s'élançer, au loin, du milieu des arbres qui en bordent, des deux côtés, la principale allée. Elle est encore déserte cette longue promenade ; mais bientôt que de bruit, quels cris, quel tumulte, quand des voitures de toute espèce rouleront à la fois sur la chaussée du milieu ;

quand une foule toujours renaissante d'hommes, de femmes, d'enfants se croisera en tout sens sur les bas-côtés, que n'ombragent point encore les jeunes arbres qui remplacent des ormes séculaires ! Hélas ! ces vieux témoins de tant de générations qu'ils ont abritées de leur ombre, faut-il les regretter ! Ils furent naguère coupés, et renversés sur la route pour retarder au moins dans leur marche les aveugles satellites d'un roi parjure : ils ont concouru à la victoire du peuple sur la tyrannie. Grandissez vite, jeunes arbres, grandissez, remplaçants débiles de végétaux géants ! Qui sait si, même avant que notre siècle se soit écoulé, il ne faudra pas que, comme vos devanciers, vous serviez aussi à la défense de la liberté ? . . .

Voilà que, sur ma droite, dans une maison qui a vue sur le boulevard, une petite porte vient de s'ouvrir sans bruit. Il en sort une jeune fille à la démarche vive et légère. Une robe bien simple, de fine mousseline, couvre une taille élancée que presse, par le milieu, une ceinture verte. Un châle, négligemment jeté, enveloppe ses épaules ; sous son large chapeau de soie, son visage ne se montre qu'à demi, et pourtant assez pour laisser entrevoir qu'elle est fraîche et jolie. Eh quoi un rang de jaunâtres papillotes,



qui entoure son front, emprisonne sa chevelure d'un noir de jais. Elle n'aura point eu le temps de boucler ses cheveux; il est si matin! D'où vient-elle donc à cette heure où la plupart des jeunes filles reposent encore, bercées par des rêves d'amour? Ne devinez-vous pas? Je parierais, moi, qu'un jeune ami obtint d'elle, hier au soir, qu'elle viendrait. . . et la pauvre enfant n'a jamais manqué à sa parole. — La voilà qui se tourne d'un air inquiet. Elle n'a vu que moi sur le boulevard, ce qui ne l'empêche point de faire retomber un peu plus l'un des bords de son chapeau. — Va, gentille grisette, marche sans crainte; je ne veux point te connaître. Tu n'entendras de moi ni railleries, ni fadeurs, pas un mot injurieux ou galant. Regagne en toute hâte le magasin de modes où, tout le jour, il te faudra tordre de mille manières de la gaze et des rubans. Va plus vite encore; tes compagnes t'attendent pour descendre de leur mansarde aérienne, pour reprendre avec toi le travail accoutumé. Elles te recevront avec bienveillance, j'en suis sûr. Si tu as quelque faiblesse à te reprocher, sont-elles donc des vestales? Tu pourrais leur dire comme dans l'Évangile: « Que celle d'entre vous qui n'a point péché me lance le premier sarcasme, m'accueille seulement d'une mine dédaigneuse. »

J'avance. — Le boulevard est toujours à peu près désert. On n'est pas très matinal à Paris; et il ne faut pas s'en étonner: les trois quarts des habitants passent la nuit presque entière dans le travail; les autres, dans le tumulte des fêtes. Profitons de ce moment de solitude et de silence pour observer les hôtels magnifiques qui forment la bordure de ces allées. Bientôt je serai distrait, assourdi par un continuel bourdonnement. Oh! Paris, ville de bruit, de luxe et de boue, il faut s'éloigner de toi si l'on veut méditer et rêver. Aussi, plus d'une fois ai-je dit de notre capitale ce qu'Horace disait de Rome:

Omitte mirari beatæ

Fumum et opes, strepitumque Romæ<sup>1</sup>.

Un somptueux édifice qui s'élève à ma droite vient de fixer mes regards. Je lis sur la porte, écrit en caractères d'or: *Ministère des affaires étrangères*. Comme les temples des anciens, il est flanqué d'un bois sombre. C'est là sans doute que le nouveau dieu de ce moderne temple prépare les oracles qu'il doit proférer devant les ministres étrangers qui viendront l'interroger: oracles aussi obscurs, aussi énigmatiquement exprimés que ceux dont les sibylles d'autrefois payaient la curiosité des rois et des peuples.

<sup>1</sup> Hor., Od., liv. III, ode xxiii.



Eh! comme ces anciens oracles, les paroles des pontifes modernes de la diplomatie font souvent couler bien des larmes, des flots de sang humain.

L'heure approche où l'on verra entrer en foule par cette porte, et les ambassadeurs de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, et les consuls ou les agents de vingt autres souverains plus ou moins oppresseurs dans leurs petits états. Ils feront de fausses confidences, d'insidieuses questions, auxquelles on répondra par de perfides documents, d'équivoques révélations.... Ne faudrait-il point substituer à l'inscription actuelle du temple, cette inscription plus juste, plus caractéristique : *Ministère des ruses étrangères?*— Je n'ai changé qu'un mot.

## II.

Il m'en souvient : j'étais à cette place, il y a plus de quarante ans ; je me promenais, comme à présent, en observateur, sur ce même boulevard.— Quel spectacle il m'offrait alors ! aucune révolution n'était venue changer les opinions, les mœurs, les modes du ridicule siècle de Louis XV. Là, j'ai vu rouler sur la chaussée, dans des calèches couvertes de dorures, de riches prostituées, des danseuses de l'Opéra aux joues fardées, à l'œil coquet, impudique, la tête et la gorge surchargées de diamants. Les nobles sei-

gneurs de la cour qui les entretenaient, ne rougissaient point d'escorter, montés sur de fringants coursiers, les chars de leurs Phrynés. Dans les allées latérales circulaient de jeunes conseillers à l'air évaporé, à la chevelure poudrée, qui jouait sur un habit de soie noire ; des commis de bureaux, et même des commis de marchands, à manchettes de dentelles, en frac étriqué, que soulevait à gauche une petite épée, dont la garde était ornée d'une bouffante rosette de rubans brodés ; des laquais fiers de leurs habits bigarrés, de leurs chapeaux à larges galons d'or ; des abbés en manteau court, qui minaudent devant les magasins des modistes ; des moines de toute couleur au regard lascif, au visage enluminé. Le spectacle variait à diverses heures du jour, mais n'en était pas moins bizarre. C'étaient toujours des êtres de formes singulières, qui n'avaient point d'analogues dans la nature ; c'était un vrai kaléidoscope.

Quelques années après, toute cette fantasmagorie avait disparu.—La révolution était flagrante : mœurs et costumes, tout était changé. Plus d'habits de soie, plus de perles ni de diamants, plus de fard sur les figures, plus de poudre sur les cheveux, et chacun pouvait faire impunément de la main le tour de sa tête. Un long pantalon de drap avait remplacé la culotte courte et les bas



de soie blancs; une *carmagnole* (qui n'était pas sans élégance) le frac à *brandebourgs* ou à boutons brodés. Au lieu d'épées on portait de gros bâtons noueux, au lieu de petits chapeaux triangulaires, des bonnets de poil sur une chevelure à *la Titus*, comme on disait alors:

Et les femmes!... Oh! ce furent les femmes qui surent tirer le plus d'avantage du changement qui s'était opéré dans les goûts et dans les modes. Elles empruntèrent aux statues antiques des Grecques et des Romaines leur coiffure et leur costume; elles revêtirent la longue *stola* des Romaines, et elles agrafèrent sur leurs épaules, drapèrent avec goût le *péplos* d'Aspasie ou la *palla* (presque de même forme) de la mère des Gracques. Leurs cheveux étaient contenus dans un réseau pourpre, ou seulement soutenus par des bandelettes de couleur vive. Il me semble encore vous voir, majestueuse T\*\*\*, vive et légère L\*\*\*, svelte R\*\*\* (je ne vous nommerai point, car vous vivez encore), parcourir les Tuileries, les boulevards, ainsi vêtues à l'antique. Les hommes s'arrêtaient, applaudissaient en vous voyant passer: et, dans ce temps où tout luxe était proscrit, le luxe que vous étaliez n'offensa les regards de personne, pas même des plus austères et des plus sales jacobins.

Nos femmes d'aujourd'hui ont-elles gagné à

substituer à ces vêtements commodes, élégants, gracieux, leurs robes d'un si mauvais goût, qui pour être agrafées par derrière ou lacées, exigent le secours d'une main étrangère; des robes dont les manches, d'une ampleur excessive, rappellent celles des mandarins (mais eux du moins n'ont pas recours à l'art pour les gonfler comme des ballons)? — Revenons, s'il est possible, à mon sujet, à la peinture des boulevards.

## III.

La voilà cette large et magnifique rue que Napoléon fit percer sur l'emplacement d'un couvent de capucines. C'est sans contredit la plus imposante, la plus belle des rues qui s'ouvrent sur le boulevard: elle se développe sans obstacles jusqu'à une place oblongue entourée de grands bâtiments uniformes, et au milieu de laquelle s'élève fièrement une haute colonne isolée. De là, par une rue plus belle encore, et bordée de portiques, elle se continue, et vient aboutir au jardin des Tuileries, dont les arbres, formant amphithéâtre, ferment la perspective. — Me détournerai-je pour aller visiter cette fastueuse colonne qui, je l'avoue, du point où je suis placé sur le boulevard, produit un effet admirable? Non, je n'irai pas. Que m'apprendrait-elle? Les exploits de nos armées y sont retracés,



dit-on : je le veux croire ; mais quel Argus , aux yeux perçants , pourrait les apercevoir sur ce bronze déjà noirci par le temps ? Pour qu'on pût y prendre un intérêt patriotique et vrai , il faudrait retourner la colonne sur elle-même ; que les bas-reliefs se trouvassent dans l'intérieur , et qu'en montant vers le faite , on pût graduellement en étudier les sujets dans leur ordre chronologique. — Fatale et inguérissable manie des artistes ! toujours ils imitent : on dirait qu'ils ne savent rien inventer. Deux colonnes existent à Rome , couvertes de bas-reliefs , représentant des batailles , des passages de ponts , des camps , des forteresses , etc. Ils n'ont point examiné si ces monuments étaient d'une bonne époque de l'art chez les anciens ; si leurs auteurs , dans l'exécution , se sont conformés aux éternels principes du goût et de la raison. La colonne Trajane est antique ; elle est donc sans défaut. Et les voilà qui plantent au milieu de Paris une copie de la colonne Trajane. La colonne romaine portait au sommet la statue de Trajan dans ses habits impériaux ? Ici ils voudront être originaux : ils poseront bien au haut de la colonne française une colossale statue du petit caporal ; mais ils se garderont bien de ne pas lui couvrir la tête de son grotesque chapeau à trois cornes. Sublime innovation ! Pourquoi ne

lui avoir pas mis aussi dans les mains sa tabatière ? La colonne romaine est de marbre : pour paraître inventer quelque chose , ils feront de bronze la colonne française ; et ils la couvriront de bas-reliefs peu saillants , sans prévoir que tous ces tableaux si péniblement exécutés disparaîtront sous la rouille et la poussière. De marbre , elle aurait pu avoir une longue existence , apprendre à une lointaine postérité que dans le dix-neuvième siècle les Français avaient eu de mémorables succès dans les guerres qu'ils avaient entreprises ; lui offrir des modèles de nos armes , de nos habits militaires à cette glorieuse époque : de bronze , elle n'existera peut-être pas à la fin du siècle. L'avidité de nos neveux , le besoin peut-être où l'on se trouvera d'armer une grande multitude d'hommes , livreront à la destruction , aux fourneaux des fondeurs , cette masse immense de métal , avant même qu'elle ait acquis la patine de l'antiquité.

## IV.

Je m'arrêterai quelque temps au carrefour qui se présente devant moi. A quels lugubres souvenirs il me ramène ! Combien de fois ( il n'y a pas trois mois encore ) il m'a fallu suspendre ma marche , dans mes promenades du matin , pour laisser passer une longue file de chars funèbres



qui transportaient à leur dernière demeure les morts de la veille! Il résonne encore tristement à mon oreille le bruit monotone de ces chars, roulant sur la chaussée, et que suivait, en gémissant, une foule de mères et d'enfants.

.....Corpora luce carentum  
Exportant tectis, et tristia funera ducunt<sup>1</sup>.

Qu'elle fut douloureuse cette époque de l'année où un fléau, presque inconnu jusque-là, menaçait de décimer Paris! J'avais vu des champs de bataille après le combat, et je n'avais point éprouvé cette poignante impression que je ressentais au spectacle de toutes ces chasses entassées sur des voitures couvertes d'un drap noir, roulant lentement devant moi comme ces longues files de caissons qui portent les bagages à la suite des armées. Ils me revenaient sans cesse à l'esprit ces sombres vers du Dante, de ce chantre de l'*Enfer*:

Come d'autunno si levan le foglie  
L'una appresso dell'altra infin che'l ramo  
Rende alla terra tutte le sue spoglie;  
Similmente il mal seme d'Adamo  
Gittansi di quel lito ad una ad una

<sup>1</sup> Voyez leur troupe en deuil, et sortant des murailles,  
Accompagner des morts les tristes funérailles.

VIRG., *Géorg.*, IV.

Per cenni, come augel per suo richiamo.

Così sen vanno su per l'onda bruna;  
Ed avanti che sien di là discese,  
Anche di quà nuova schiera s'aduna<sup>1</sup>.

Laissons là ces tristes images. Pour que la génération actuelle connût bien tous les plus grands maux qui peuvent affliger l'espèce humaine, peut-être qu'après plusieurs révolutions politiques et deux invasions de la France par des armées étrangères, la Providence nous réservait le choléra. Il faut se soumettre, sans murmurer, à ses décrets.

Un grand écriteau, placé de l'autre côté du boulevard, excite ma curiosité. J'y lis : *Église catholique française*. Je désirais depuis longtemps d'apprendre comment le célèbre abbé Châtel avait traduit en français nombre de passages de l'Écriture-Sainte et nos vieilles hymnes,

<sup>1</sup> « Comme on voit, dans l'automne, tomber une à une les feuilles des arbres, jusqu'à ce que les branches aient rendu toutes leurs dépouilles à la terre; ainsi se jettent, les uns après les autres, dans la fatale barque, les enfants maudits d'Adam. Ils obéissent au rappel, comme l'oiseau chasseur à celui du fauconnier. Les voilà voguant sur l'onde noire; et, avant qu'ils soient descendus sur l'autre bord, une nouvelle foule, se pressant sur la première rive, attend le retour du nautonier.

LE DANTE, *Enfer*, III, v. 112 et suiv.



dont le moindre défaut est d'être écrites en mauvais latin, et surtout le très-sacré *canon* de la messe. L'occasion est belle : entrons... Mais on m'avertit que l'église est déménagée, et que M. l'abbé Châtel exerce en un autre quartier son ministère. J'ajournerai le passe-temps que je me promettais. En attendant, je regarderai toujours comme une entreprise difficile et anti-chrétienne de traduire en langue vivante la plupart des livres que l'on appelle *sacrés*. Je ne suis donc nullement surpris que le pape proscrive comme hérétique le chef de la nouvelle église française, et quiconque tentera de rendre intelligibles les paroles, par exemple, qui, dans le divin sacrifice, appellent, dans une hostie, Dieu, le créateur des mondes. L'Église veut que l'on admire sans comprendre : elle a raison ; si l'on comprenait, on n'admirerait plus. Pour moi, j'aime mieux que ma fille, en disant ses prières en latin, croie adresser au ciel de sublimes vœux, que de l'entendre proférer en français des paroles absurdes ou niaises, et dont parfois sa pudeur pourrait être alarmée.

## V.

Un petit édifice circulaire, qui se fait à peine remarquer parmi les maisons qui l'entourent, mériterait peu sans doute que je m'arrêtasse à l'observer, si je ne savais que c'est l'unique reste

du fameux *Pavillon de Hanovre* ; que là venaient aboutir les fastueux hôtels et les jardins de l'Alcibiade prétendu du dix-huitième siècle, du libertin maréchal de Richelieu. Pavillons et jardins, tout a péri comme la gloire usurpée de leur maître. Les louanges que lui prodiguait Voltaire ne rendront pas à sa mémoire des respects, un culte dont il fut toujours indigne. Dans ces lieux qu'il avait consacrés à des fêtes, à des orgies, on a percé des rues ; d'utiles édifices remplacent ces voluptueux boudoirs à l'établissement desquels il employa tout l'argent qu'il avait volé aux malheureux Hanovriens. Digne héros d'un siècle corrompu, quelle place le poète de l'*Enfer* eût-il assignée à ton ombre ? il n'aurait pu te mettre que dans le *cercle* où gémissent les Sardanapale et les Lucullus.

Tandis que je marche lentement et rêveur, le boulevard s'est peuplé. Une foule industrielle circule dans les allées latérales ; les marchands ambulants élèvent à la hâte ces tréteaux où ils vont étaler des marchandises de toute espèce, rebut des magasins en réputation. Les saltimbanques, les joueurs de violon, les joueurs de gobelets dressent leurs précaires établissements hors des trottoirs formés de larges dalles.

A propos de ces trottoirs, je dois, au nom de



tout le peuple parisien, exprimer de la reconnaissance pour le préfet qui eut l'heureuse idée de donner à la capitale cet utile embellissement. M. de Chabrol, quelles que soient les calomnies dont on ait voulu flétrir votre administration, rien ne m'empêchera de vous rendre grâce d'un si grand bienfait. D'après les lacunes que je trouve presque à chaque pas dans cette longue file de trottoirs, je présume que votre successeur n'est pas très-disposé à continuer et terminer votre glorieuse entreprise. Que les Parisiens doivent regretter de ne plus vous voir occuper ce petit trône municipal où l'on peut faire tant et de si bonnes choses, quand on est, comme vous, instruit, juste et bien intentionné !

Les nombreux et brillants cafés qui bordent les allées latérales, étalent déjà le luxe de leurs comptoirs d'acajou, rehaussés de sphinx dorés, de leurs tables de marbres rares, de leurs cafetières d'argent, de leurs riches porcelaines. Ils se remplissent de commis qui se hâtent de dévorer un substantiel déjeuner tout en lisant le journal du matin. Quoi qu'ils fassent, ils n'arriveront pas avant midi dans leurs bureaux, où ils devraient être assis depuis deux heures au moins.

Au nombre de ces cafés qui, chaque jour, se multiplient, il en est un célèbre où les déjeuners sont succulents, où les mets ne sont servis que

dans des plats d'un grand prix, et les vins les plus rares qu'en des verres du cristal le plus pur et le plus artistement travaillé. Là viennent prendre leur repas du matin les riches financiers de la Chaussée-d'Antin, et causer sur la hausse et la baisse en attendant l'heure de la bourse. Devant le café se réunissent des groupes de joueurs sur les rentes, et de gobe-mouches qui écoutent attentivement les nouvelles vraies ou fausses que l'on y débite. Ils croient alternativement à la paix, à la guerre, à tels ou tels changements dans le ministère, aux bonnes ou mauvaises intentions de la Prusse et de l'Autriche, à une lettre de commerce tout fraîchement arrivée d'Amsterdam, à un article menaçant de la *Gazette d'Ausbourg*. Dès que l'heure de la bourse a sonné, les groupes se dissipent; les banquiers sortent du café et font avancer leurs élégants cabriolets stationnés dans les rues voisines. Tous s'empressent de voler vers le temple de la finance où ils joueront la fortune de quelques centaines d'imbéciles qui ont eu confiance dans leur génie spéculatif.

## VI.

De longues voitures remplies de décorations de théâtres, d'énormes châssis, roulent sur le boulevard. Voici l'heure où les directeurs des spectacles